



PERROT, Maryvonne, *L'homme et la métamorphose*

Louis-Émile Blanchet

Volume 37, numéro 2, 1981

Le salut. Recherches exégétiques et théologiques.

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705858ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705858ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Blanchet, L.-É. (1981). Compte rendu de [PERROT, Maryvonne, *L'homme et la métamorphose*]. *Laval théologique et philosophique*, 37(2), 239–241.  
<https://doi.org/10.7202/705858ar>

personne et de la doctrine de Jésus. Les *ressemblances* qui se découvraient entre les quatre portraits ne soulevaient pas de problèmes sérieux ; mais il en allait autrement des *différences*, voire des *oppositions* (apparentes, du moins), qui sautaient aux yeux entre les quatre récits évangéliques, tous inspirés, croyait-on fermement, et provenant tous de l'âge apostolique. L'inhérence et l'inspiration divines des Écritures allaient-elles devoir être mises en cause ? Les premiers Pères de l'Église et maints autres écrivains des premiers siècles chrétiens tentèrent de *réduire* ces différences. Des « calculs fatigants », par exemple, furent poursuivis pour harmoniser les chronologies synoptique et johannique (p. XXI). Une conviction maîtresse soutenait l'effort des chercheurs : il ne peut y avoir d'« opposition contradictoire » réelle entre les Évangiles, vu que l'Esprit permettait à chacun de ces écrits de régir la foi des chrétiens sur toute la terre (p. XXII). L'on verra un Augustin admettre tout au plus « des divergences dans l'expression, dans la manière d'exposer, divergences explicables par une différence de mémoire », juge-t-il (p. XXV). L'harmonisation évangélique demeura toutefois modérée, dans la mesure où l'influence d'Augustin se fit sentir. Il reste qu'une interprétation typologique et allégorique de textes tentait souvent de réduire les contradictions jugées apparentes.

Le corps de l'ouvrage est constitué de textes empruntés aux écrits des premiers siècles chrétiens, de Papias à Augustin. Quarante et un textes sont ainsi empruntés à seize auteurs. Les écrivains les mieux représentés sont Eusèbe de Césarée, Épiphane, Théodore de Mopsueste et Augustin. Tout le long de cette section de l'ouvrage, la page de gauche donne le texte original grec ou latin, emprunté aux meilleures éditions critiques, et la page de droite présente la traduction française, dont nous avons vérifié en plusieurs endroits la rigueur. Cette traduction est légèrement annotée, non pas commentée.

Il s'agit d'un *choix* de textes. Il aurait pu être tout autre, plus limité ou plus large, retenir tel ou tel autre texte d'autres secteurs. Pris comme il se présente, le florilège que fournit le présent ouvrage paraît éclairant. Il permet de mieux comprendre comment le problème synoptique fut abordé dès les premiers siècles de l'Église, comment l'évangile de Jean, en particulier, fut perçu dans sa singularité ; on peut mieux voir au service de quelles préoccupations théologiques fut mise l'exégèse typologique ou allégorique, comment se raffermir le canon des Écritures au cours des trois

ou quatre premiers siècles de l'Église, etc. Les quarante et un textes recueillis demeurent des témoins précieux d'une étape privilégiée au cours de laquelle progressa la « tradition » chrétienne dans l'approche des quatre évangiles.

Paul-Émile LANGEVIN, s.j.

Maryvonne PERROT, *L'Homme et la Métamorphose*, Paris, Société LES BELLES LETTRES, 1979, (23,5 × 15,5 cm), 384 pages.

Cet ouvrage est entièrement consacré au thème de la métamorphose. C'est une étude élaborée, bien structurée, solidement documentée et fort intéressante à parcourir. Elle aborde toutes les dimensions et les facettes importantes de la question sans omettre le glissement qui s'est opéré dans la notion même de métamorphose. Jadis réservée aux dieux, la métamorphose au cours des siècles est passée aux mains des hommes en se métamorphosant elle-même. Laissons à l'auteur le soin de nous expliquer le but de son ouvrage :

Jadis, la métamorphose triomphait de l'homme, voici que maintenant l'homme triomphe d'elle en la mettant à son service ; voulue, calculée, déterminée, elle n'est plus ce qui défait l'homme mais ce que l'homme fait et qu'il va pouvoir, pense-t-il, s'appliquer à lui-même pour devenir l'artisan de ses propres mutations. Tel est le renversement de perspective dont nous voudrions retracer l'odyssée et dégager le sens au cours de notre recherche. Car la métamorphose de l'idée même de métamorphose contribue à préciser son essence et à mettre en pleine lumière tout ce que l'homme attend d'elle lorsqu'il la désire, la redoute ou la provoque (p. 16).

Dans l'introduction, l'auteur expose certaines données fondamentales, notamment celle de la métamorphose elle-même qui « implique donc une transformation, un changement en apparence, en extériorité, et une identité de substrat qui permet de statuer sur les variations intervenues » (p. 5). Elle traite aussi des relations qui lient la métamorphose avec la causalité, avec le mythe, avec le merveilleux.

L'ouvrage comporte trois chapitres divisés en deux ou trois parties. Le premier chapitre a pour titre : Puissance et Métamorphose. Dans les mythes des peuples primitifs, la métamorphose était étroitement liée à la puissance des dieux ; les dieux se métamorphosaient eux-mêmes et utilisaient également leur pouvoir pour métamorphoser « autrui, (de) le rendre méconnaissable, pour les autres et

pour lui-même » (p. 43). La métamorphose est aussi associée à l'existence; elle joue le rôle de substitut de la création ex nihilo, bien qu'elle n'agisse pas ex nihilo, dans les mythologies qui ignorent l'idée de création, comme la gréco-romaine.

À côté des métamorphoses « catastrophiques », il en est qui sont au service de la vie et en assurent la perpétuation. « La métamorphose assure donc ici la conciliation du vieillissement puis de la mort du corps » (p. 71). On peut voir là une réconciliation de la vie et de la mort, une victoire du corps mortel grâce à une ronde des âmes qui voyagent de corps en corps. « L'homme erre ainsi de métamorphose en métamorphose vers une éternité promise » (p. 73).

Dans le cadre de la dialectique et de la métamorphose, Hegel reçoit une attention particulière. Chez Hegel, souligne l'auteur, la métamorphose véritable se limite au concept dans un « processus dialectique qui est métamorphose dans la mesure où l'Esprit devient autre que soi tout en restant lui-même dans cette altérité » (p. 87). Après l'étude de la métamorphose chez Hegel et Schelling, l'auteur écrit : « La métamorphose est bien, par conséquent, l'expression d'une sorte de surpuissance qui fut d'abord un privilège des dieux et que l'homme tente peu à peu de s'approprier » (p. 111).

Dans la troisième partie du premier chapitre, l'auteur étudie la métamorphose chez Gide, Montherlant et Nietzsche. « Pour Gide comme pour Nietzsche, l'homme est un être qui doit être dépassé et que de futures métamorphoses permettront de franchir en renforçant ainsi le pouvoir d'épuiser le champ des possibles » (p. 120).

Le deuxième chapitre s'intitule : Métamorphose et Anti-nature. Nous avons vu que la métamorphose est d'abord l'apanage des dieux et la marque de leur puissance. Elle est source de nouveauté, de vie, de fécondité. Elle permet à l'homme de participer à la fécondité naturelle. Elle devient pour lui source d'immortalité. Mais elle cesse d'appartenir exclusivement aux dieux pour appartenir aussi à l'homme. Si elle devient source de possibilités infinies, elle est également source d'ambitions qui mènent rapidement à la démesure [ὄβρις]. Dans la pensée grecque, la démesure devient vite anti-nature; comme la nature est inséparable de la mesure, quiconque transgresse la mesure tombe dans l'anti-nature. En introduisant la démesure et l'anti-nature, l'homme va adjoindre les notions de culpabilité et de châtement à la métamorphose. L'hybris, engen-

drée par le désir incontrôlé de l'homme pour la métamorphose appelle la vengeance des dieux et les châtements. Le recours aux mythes nous le fait mieux comprendre en nous présentant des métamorphoses-régressions. La métamorphose en arrivera à des monstres. La présence de monstres indique bien que la nécessité n'est pas absolue dans la nature, qu'il y a place pour la possibilité, que celle-ci triomphe de la nécessité.

L'auteur termine son deuxième chapitre par un rapprochement entre métamorphose et totémisme. Nous nous contentons de signaler que « la construction totémique correspond tout d'abord à une métamorphose du père en animal-totem » (p. 208).

Le troisième et dernier chapitre a pour titre : « Métamorphose et hyper-nature. Cette hyper-nature désigne essentiellement ce que l'homme contemporain travaille à construire autour de lui, le domaine de ses possibilités d'action. Le concept de métamorphose a pris un nouvel essor dans le monde contemporain par la recherche d'une métamorphose que l'homme veut domestiquer pour la mettre à son service comme instrument de maîtrise. Dans une nouvelle vision du monde, « la démesure devient norme, et la mesure synonyme de répression et de fermeture » (p. 225). « Ce qui était démesure dans le domaine de la nature devient désormais règle dans celui de l'hyper-nature » (p. 225). Dans ce chapitre, l'auteur aborde la métamorphose dans les sciences, dans la société, dans l'art.

On sait combien les chimistes et physiciens ont consacré de temps et d'efforts à la transformation de la matière. « L'utilisation de la métamorphose de la matière ne se sépare pas ici d'un certain rêve de puissance » (p. 243). La science contemporaine a fourni à ce rêve des possibilités inouïes, aussi bien bénéfiques que maléfiques. Mais si agir sur la matière et s'en rendre maître peut exalter, chez l'homme, son désir de puissance et alimenter son rêve de métamorphoses, que dire de son désir de maîtriser la vie elle-même, principalement celle de l'organisme humain ?

La métamorphose s'étend encore au désir de transformer la société et, par elle, l'homme. Plus d'un auteur a rêvé de refaire le monde en raison de sa croyance en la perfectibilité indéfinie de l'homme : Thomas More, Rousseau, Condorcet, Cabet sont de ceux-là. Mais il ne faut pas omettre Marx et ses émules pour qui l'économie joue un rôle essentiel dans la métamorphose du monde : à « une métamorphose des modes de production

correspond une métamorphose des formes de société » (p. 295). Le nom de Nietzsche ne doit pas non plus être omis, car Nietzsche considère que l'homme malade de lui-même n'a chance de guérir que grâce à la métamorphose, celle des valeurs et celle de l'homme lui-même.

Le penchant vers la métamorphose de la nature et de l'homme ne se limite pas à la science et à la politique, il se retrouve aussi dans l'art, celui de la peinture en particulier. « Dans l'entreprise futuriste, nous nous trouvons donc bien en face d'une volonté de métamorphoser l'homme et le monde grâce à une métamorphose de l'art » (p. 234). Les cas ne manquent pas où la métamorphose dans l'art aboutit à dénaturer les objets et l'homme en détruisant leur identité et leur unité.

L'ouvrage se termine par une conclusion où l'auteur résume avantageusement les éléments principaux de son volumineux et intéressant ouvrage.

Même si d'aucuns pourront trouver un peu longs certains développements — différents selon les spécialités différentes du lecteur —, même si quelques formulations, peu nombreuses, paraissent ambiguës, cette recherche me paraît fort bien menée et précieuse à consulter par quiconque s'intéresse à la question de la métamorphose.

LS-E. BLANCHET

Yves LEDURE, **Conscience religieuse et pouvoir politique**, Paris, Le Centurion, c. 1979, (21 cm × 13,5 cm), 184 pages.

Le titre choisi par l'auteur correspond bien au contenu de l'ouvrage dont le thème central est celui des relations entre religion et pouvoir politique. L'auteur aborde et analyse certains aspects de ces deux réalités, il étudie certains des problèmes et difficultés soulevés par leurs relations. À juste titre, l'auteur note que, dans l'Antiquité, « il n'y a de religion officielle que celle de la cité » (p. 11); par suite, pour le citoyen, devoirs religieux et devoirs civils appartiennent à un même domaine, le roi est à la fois chef civil et chef religieux, roi et pontife. Le christianisme a rompu cette unité ou, au moins, contribué à la rompre. Cette dissociation entraîne, de toute évidence, des conséquences. Le pouvoir politique, de soi, tend à devenir absolu, illimité, totalitaire et à régir toute forme d'activité des citoyens. D'où un certain danger d'accaparement du religieux par le poli-

tique. Comment parvenir à l'harmonie entre les deux domaines? Et comment le chrétien, qui est forcément citoyen, peut-il concilier activité religieuse et activité politique? L'apolitisme n'est pas une solution. Et l'engagement politique à fond dans des idéologies inacceptables, malgré peut-être des préoccupations semblables mais limitées, n'en est pas une non plus.

L'auteur analyse le pouvoir démocratique. Il soutient que la souveraineté est l'essence même du pouvoir et qu'elle doit réunir origine et exercice. Pas de véritable démocratie sans que le peuple, au moins par des « élus interposés » (p. 90), exerce lui-même le pouvoir puisqu'il en est l'origine. Mais le peuple ne peut ainsi exercer le pouvoir dont il est source sans une première condition qui est l'information. Celle-ci diffuse le « savoir qui interdit au pouvoir de se dénaturer en exploitation » (p. 90). La lutte constitue la seconde condition de l'exercice du pouvoir, car le conflit est inhérent à l'homme et à la société. « Le phénomène conflictuel est spécifiquement humain » (p. 91).

Le pouvoir est visiblement au centre de cette étude, il en constitue un des thèmes majeurs sinon le principal. Dès le début de son essai, l'auteur note certains traits du pouvoir: sa caractéristique fondamentale serait l'universalité. Si le domaine privilégié de son exercice est le domaine politique, il s'exerce aussi sous forme économique, pédagogique, culturelle, sociale, religieuse, familiale... Il a des racines dans le monde physique; dans le champ humain, il possède une dimension individuelle et une dimension collective. « Le pouvoir, peut-on lire à la page 21, s'empare de tout, il comprend tout, mais lui-même semble échapper à toute maîtrise. Citant Georges Balandier, il ajoute: « L'ambiguïté est un attribut essentiel du pouvoir ». Par suite, il renoncera à définir le pouvoir: « Le pouvoir, s'il est l'englobant de l'être-homme, échappe à toute définition précise, à toute détermination limitative » (p. 21). Renonçant à définir le pouvoir, comme tel, l'auteur s'en remettra à une analyse de ses manifestations, principalement de sa manifestation politique, pour en donner une idée. Il faut reconnaître le bien-fondé des raisons qui justifient l'attitude de l'auteur. Il n'en demeure pas moins cependant qu'en raison même des difficultés inhérentes à cette notion le lecteur pourrait souhaiter un exposé plus systématique des traits que l'auteur reconnaît comme caractéristiques de cette réalité. Souhaitons que l'auteur se consacre un jour à cette tâche.